

Jus de citron

Webzine de l'Écriture, c'est l'Aventure

RUMBLE IN THE RING
GUSTAVE FLAUBERT *Baby's Brother* VS MAUPASSANT *The Hunter*

THE
GREATEST FIGHT
IN HISTORY

Moi aussi, j'ai fait
du sport

LIBRAIRIE
LE REVE DE L'ESCALIER
DE

Des Livres à Tour de Bras



Moi aussi, j'ai fait du sport

La métamorphose.....	4
Intégration.....	10
Temps d'orage	16
Sortie de route	21
Sortir de ma tête m'a pris des années	26
Cent Vents des globes.....	28
Swing à toute épreuve	34
L'heure du sport	40



Couverture et mise en page : Albert
Crédit photo : pixabay.com, pexels.com, auteurs

« Nous les filles, dès l'entrée au collège, on avait arrêté la balle au prisonnier et le basket pour s'inscrire à des cours de danse, et on se retrouvait pour envoyer des SMS et poker les garçons qui nous plaisaient, qui continuaient de jouer au foot et au handball. »

*Feria
Ana Iris Simon (trad. Anne Plantagenet)*



Édito

Les fans « Des Papous dans la tête », émission radio de France Culture créée par Bertrand Jérôme et produite par Françoise Treussard ont certainement souri en lisant le titre de ce numéro du Jus de Citron. « Moi aussi, j'ai fait du sport » est un des exercices d'écriture ludique et créative auquel s'adonnent les participants. La règle de l'émission suppose de raconter les exploits sportifs d'un écrivain peu connu sur ce terrain — et comment alors ne pas se souvenir des entraînements de versification synchronisée de Lamartine. Pour nous, la règle est élargie : écrire un texte mettant le sport en son centre. En cette année de Jeux Olympiques, à l'Écriture c'est l'Aventure, nous nous devons de mouiller le maillot. Nos membres marathonien des mots ou sprinters de la nouvelle sont entrés sur le terrain pour jouer ce match. Et les résultats sont là. Le tableau affiche une variété de discipline dans autant d'histoires aux allures diverses. Sport de demain, e-sport, sport en chambre, sport amateur ou résolution de l'année, qu'importe du moment que ça sent la basket et la sueur. Notre joyeuse équipe a donc relevé le défi, est descendue sur le terrain et a composé sans effort les textes qui vous trouverez ci-après. Chaussés vos Nike, revêtez votre survêt, passez un bandeau éponge sur le front et un, deux, trois partez. La lecture de ces quelques pages qu'elle se fasse en marchant afin de garantir ses dix mille pas quotidiens ou bien calé au fond du canapé, est excellente pour la santé. En effet quoi de meilleur qu'un bon Jus de Citron pour un mens sana in corpore sano !

Bonne lecture.



Albert



La métamorphose

par Rémi



Bonnie courait entre les troncs.

– Salopard! murmura-t-elle en apercevant la silhouette furtive qui s'enfuyait dans la nuit, en direction du Ravin des Cascades.

La sensation du fusil étroitement sanglé sur son dos était un plaisir sensuel.

Elle frissonna de l'excitation de la traque.

Bonnie prenait certainement ce sport trop à cœur, mais elle en avait besoin pour continuer à croire en la beauté de la vie. Depuis plusieurs années, il avait pris pour elle une importance croissante, jusqu'à occuper toutes ses pensées.

Entre eux, ses pratiquants se nommaient la Confrérie des Derniers Hommes.

Bonnie repensait souvent à la période de la Métamorphose. C'était ainsi qu'on avait appelé

ce bouleversement mondial.

Tout avait commencé en février deux mille vingt-cinq.

En seulement quelques semaines, la paix s'était étendue sur le monde.

Personne n'avait compris comment cela avait pu se produire.

Le phénomène était simultanément parti d'une multitude de foyers, répartis sur tous les continents. Tout s'était passé comme si on avait jeté une poignée de cailloux sur un lac. Lorsque toutes les rides s'étaient rejointes, le monde avait terminé sa mue, le désir d'en découdre n'avait plus été



qu'un souvenir. Les guerres avaient partout disparu.

Beaucoup s'en étaient réjoui. Beaucoup y avaient vu une sorte de miracle.

Ce n'avait pas été le cas de Bonnie.

Elle pensait que la guerre était un mal nécessaire dans la marche de l'humanité vers le progrès.

Pour elle, les grandes civilisations s'étaient toujours imposées par la force. Pour elle, la Métamorphose avait rabaisé les hommes au rang des plus vils animaux, sans plus aucune aspiration de grandeur, sans plus aucun désir d'un monde meilleur.

Aussi, lorsque quelques personnes de la région avaient annoncé qu'elles comptaient s'établir dans la forêt pour y organiser la lutte contre cette décadence, Bonnie s'était portée volontaire pour se joindre à elles.

C'était là que leur groupe avait pris le nom de Confrérie des Derniers Hommes.

Après s'être éloignés de la nouvelle société en la-

quelle ils ne se reconnaissaient plus, Bonnie et ses compagnons avaient donc entrepris de faire survivre la civilisation.

Et la fraternité de la guerre en faisait partie.

Pour cultiver cette fraternité, la Confrérie avait inventé puis perfectionné ce sport, la Chasse, qui permettait de mettre en valeur les qualités humaines fondamentales : le dépassement de soi et la compétition dans le respect mutuel.

Ils avaient aussi fondé un nouveau village au cœur de la forêt.

Pour Bonnie, le plus dur avait été de se séparer de Gaspard, son fils nouveau-né.

Pourtant, elle était partie. Elle l'avait abandonné, il y avait huit longues années de cela. Cela avait été un déchirement. À mesure que le temps avait passé, le doute avait grandi en elle. Il ne la quittait plus guère aujourd'hui. Avait-elle vraiment pris la bonne décision ?

Autour d'elle, Bonnie devina les silhouettes des



membres de son équipe qui la rejoignaient en silence. Il lui suffit de quelques signes de la main pour leur communiquer ses instructions.

Tous se déployèrent en une ligne courbe dont elle occupait le centre. La ligne se rapprocha de l'entrée du Ravin. De chaque côté, ses flancs se refermèrent progressivement en une sorte de tenaille destinée à couper toute possibilité de fuite à leur adversaire.

Bonnie se dit que, avec les fortes pluies de ces derniers jours, il fallait être fou pour s'aventurer dans le Ravin des Cascades. Elle comprit pourtant bien vite que le choix de l'ennemi n'était peut-être pas si mauvais. Le grondement du torrent allait couvrir les bruits de sa fuite.

Tout le groupe finit par converger à l'entrée du Ravin, sans avoir réussi à repérer l'homme. Il n'avait pu s'échapper que par le sentier périlleux qui courait à mi-pente. Bonnie et deux autres femmes décrochèrent leur fusil d'un même mouvement souple et s'engagèrent à sa suite sur le sentier.

Jusqu'à récemment, Bonnie avait toujours aimé le plaisir sans mélange que lui procurait ce type de traque. Elle s'y était sentie pleinement vivante. Pourtant, depuis quelques mois, ce plaisir s'était mêlé d'un malaise, d'un questionnement que l'adrénaline ne parvenait plus à couvrir. Plus le temps passait et plus elle doutait, plus elle peinait à maintenir ses convictions toujours aussi fermes.

Le plaisir de la violence, qui la prenait auparavant si fort, était-il vraiment le signe de la haute idée qu'elle se faisait de son humanité ? Ou bien était-il son opposé ?

Une légère pression sur son bras la fit revenir à l'instant présent. Elle se morigéna pour ces quelques instants d'absence, ces quelques instants de faiblesse. Les signes de la main de sa compagne lui indiquèrent la direction du haut. En levant les yeux, elle réussit à distinguer la silhouette presque invisible de l'homme qu'elles poursuivaient. Il était juché sur une corniche, trois mètres



au-dessus du chemin. Sa tenue de camouflage noire le faisait presque disparaître sur la paroi de rochers sombres.

Bonnie réagit plus vite que lui, plus vite aussi que ses compagnes de chasse. Un tir réflexe, une explosion de lumière, un silence, une chute, le bruit mat d'un corps sur les roches du chemin, et tout fut fini. Le choc électrique des armes plongeait les victimes dans un état d'inconscience immédiat. Le flash était destiné à informer toutes les équipes qu'un nouveau point venait d'être marqué.

Bonnie dépouilla l'homme de son arme. C'était la règle lorsqu'un joueur avait été vaincu. C'était la seule manière de s'assurer que, une fois réveillé, il serait dans l'impossibilité de reprendre le combat.

Les trois femmes ne s'attardèrent pas. Elles s'éloignèrent en silence, laissant là l'homme inanimé.

Ce n'est qu'une qu'une fois qu'elles furent sorties du Ravin que Bonnie hésita. Elle fit signe à ses compagnes d'avancer devant

elle. Elle commença à revenir sur ses pas. La règle était de laisser les combattants vaincus reprendre conscience sans intervenir. Toute assistance était proscrite. Toute forme de faiblesse était interdite.

Mais, ce soir-là, elle laissa le doute la gagner. Elle se dit qu'elle aurait dû vérifier que l'homme ne s'était pas blessé dans sa chute.

Elle soupira, agacée par ses propres atermoiements. Elle fit quelques pas sur le chemin où ses compagnes venaient de disparaître. Puis elle changea à nouveau d'avis et reprit la direction du Ravin.

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle perçut la menace à la limite de son champ de vision. Il était trop tard pour se retourner. Elle tenta de se jeter à terre. Avant qu'elle n'atteigne le sol, elle sentit le projectile la percuter. Elle perdit conscience presque instantanément. Elle eut juste le temps de percevoir la simultanéité de l'aveuglement et de l'effroyable douleur.



Lorsqu'elle reprit connaissance, elle était seule. Son arme lui avait été retirée. Au loin, elle entendait les bruits de la partie qui continuait sans elle.

Un semblant de pitié, un instant de faiblesse avait suffi pour la faire chuter.

Une fois qu'elle eut suffisamment recouvert ses esprits, elle se releva et se dirigea à pas lents vers la crête de l'Ouest, toute proche de là où elle était tombée.

Bonnie se sentait vidée de toute émotion. Elle avait l'impression que toute vie s'était enfuie. Elle aurait pu s'étendre, là sur le sol, et s'endormir aussitôt. Elle aurait voulu tout oublier, tout gommer de son esprit, la Confrérie, la Métamorphose, le monde tel qu'il avait été et celui qu'il était devenu.

Elle aurait voulu disparaître elle-même.

Tout au fond du calme de son âme, elle ne trouva que l'immense tristesse de sa solitude.

Ses pas lents la menèrent en un lieu de la crête qu'elle fréquentait sou-

vent. C'était un rocher plat, sur lequel elle avait dernièrement pris l'habitude de venir s'asseoir, sous un genévrier tordu. Qu'il pleuve, qu'il vente ou que le soleil écrase le paysage, l'endroit était toujours accueillant.

Ce soir, l'atmosphère était claire. Dans la plaine s'étendaient les lumières de la ville qu'elle avait quittée huit ans auparavant.

Tout était si paisible.

À ses pieds, en apparence tout proche, mais comme appartenant à un autre monde, Bonnie repéra la tache de lumière, la maison pour la vision de laquelle elle venait toujours en ce lieu.

Elle pointa vers elle la parabole de son micro. À la limite de la portée de l'instrument, elle distingua des voix qui émergeaient d'un brouillard de sons.

«Papa, pourquoi il y a des lumières cette nuit, dans les collines ? entendit-elle une voix d'enfant demander.

– Ce sont des hommes et des femmes qui jouent à la



guerre. Tu sais, comme dans tes livres d'avant la Métamorphose. Ils disent que c'est un sport. Ces gens sont de moins en moins nombreux. Un jour, ils vont certainement tous revenir vivre parmi nous, mais ils ont besoin d'un peu de temps... Gaspard, fiston, tu te souviens de Bonnie ? Je t'en ai souvent parlé.

– Oui ! C'est maman !

– C'est cela ! Elle est là-bas, avec eux.»

Quelques larmes coulèrent sur les joues de Bonnie. Cette nuit, ses convictions les plus profondes achevaient de s'écrouler. Elle n'essayait plus de lutter.

Il y eut un court silence, puis le dialogue reprit.

« Mais pourquoi fait-elle la guerre ? Pourquoi n'est-elle pas avec nous ? continua l'enfant.

– Je ne sais pas ! Plus personne ne comprend cela ! J'imagine qu'elle doit en avoir besoin... Si tu veux, demain, nous pourrions monter lui poser la question. J'y pensais depuis un moment. Il est vraiment

temps que tu la connaisses.

– Mais... »

La voix de l'enfant trahissait son inquiétude.

« Ne t'en fais pas ! reprit la voix de l'homme. Elle n'est pas dangereuse. Elle est juste perdue. Elle aura besoin d'aide. Il faudra lui dire « Je t'aime ».

La conversation s'interrompit aux oreilles de Bonnie lorsque ses mains tremblantes laissèrent échapper le micro.

Elle défit de ses épaules son harnachement de guerre. Elle le laissa glisser à terre et fit un pas en avant pour s'en dégager tout à fait.

Une paix infinie l'avait envahie.

Pour elle aussi, le moment était venu de rendre les armes.



Intégration

par Albert



Vous ne pensez pas vous que c'est dégueulasse ?

Pascuale m'expliquera : « c'est le match de la honte. Ce ne sont que des nazis ». Moi, je m'ennuie devant la télé quand soudainement Papa s'écrie « C'est encore l'esprit du colon ! ». Il se rassoit et maugrée jusqu'au coup de sifflet final suite à quoi il éteint le poste avec un œil noir. « Les Fennec devaient gagner. Nous avons mis la pâtée aux Allemands ». Ce matin, je retrouve Pascuale en bas de l'immeuble et nous allons à la bibliothèque Victor

Jara lire, dessiner et écrire. Je lui demande pour le match et il m'explique le faux jeu des Allemands et des Autrichiens, leur qualification au détriment de l'Algérie. En rentrant, je prends mon stylo et noircis

leurs joueurs dans mon album Panini. Je regrette un peu. Il me manque la photo de Lothar Mattäus. Je ne sais pas qui c'est, mais j'aime bien son prénom. Tant pis. Dimanche, Papa sort la R12 et nous passons la journée au parc de Miribel. Je retrouve Pascuale puis Djamilia et son frère Mehdi de l'escalier 7. Pascuale est venu avec son ballon. Nous échangeons des passes. Quand je demande à Djamilia de faire équipe avec moi, elle me répond, dégoûtée, que le foot ce



n'est pas pour les filles. Qu'elle est bête !

La coupe du monde reprend lundi. À la récréation, nous échangeons nos vignettes de joueurs. Chacun y va de son commentaire sur le match de la veille. J'écoute, car je n'ai pas le droit de regarder la télévision les soirs d'école. Heureusement que Maman m'a acheté l'album avec toutes les équipes en compétition, je peux ainsi me joindre au groupe. Cette dernière semaine à Frédéric Mistral passe très vite et les vacances d'été arrivent. Le matin je lis à la maison et l'après-midi je descends jouer. Jeudi, Gianpaolo, le frère de Pascuale nous emmène place Bellecour. Les skins, des garçons avec des grosses Doc Martin aux pieds et à la tête rasée arrivent de Saint-Jean pendant que les punks, des garçons et des filles aux cheveux colorés remontent la rue de la Barre. Gianpaolo nous pousse vers la rue de la République où, devant la FNAC, au pied d'une des caryatides (c'est Stéphanie, notre copine française qui nous ap-

prend ce mot), je trouve un porte-clés avec Naranjito. Gianpaolo redouble sa 4e au collège Henri Barbusse où nous entrons l'année prochaine. Il fume des Lucky Strike soulignant qu'au bahut — il dit « bahut » pour collègue — tous les garçons fument. Je n'aime pas l'odeur du tabac. Je trouve que ça pique la gorge et ça fait tousser. Stéphanie est d'accord avec moi tandis que Pascuale prétend qu'en cinquième il fumera.

Cette semaine, le nombre de matchs s'accélère. Pascuale triomphe avec l'Italie. Je pense à l'Algérie et aux Allemands. Jeudi, Papa me laisse aller voir la demi-finale chez les Lamattina : Pascuale, son frère, ses parents et son grand-père Nonno venu d'Italie début juin. Sa maman pose des assiettes avec de la charcuterie et du fromage italien sur la table basse. La famille mange en regardant le match. Sauf moi ; je n'ai pas le droit de manger, il fait encore jour. À la mi-temps son père, en poste de nuit, part travailler. Gianpaolo rejoint sa bande dehors. Pascuale et



moi savons qu'il va sur le parking pour fumer et rire. Du salon, tout le monde disparaît. Je regarde les assiettes. J'ai faim, mais le soleil est encore rougissant. Quel goût a le saucisson ? Est-ce que j'aimerais ? Je n'ai jamais mangé de charcuterie. Je sursaute quand le grand-père revient comme s'il me surprenait en train de faire une bêtise. Le match reprend. La mère de Pascuale reste dans la cuisine. Il fait chaud, tout le quartier a ouvert ses fenêtres desquelles sort un même cri à chaque action. J'aime cette ambiance. Soudainement c'est la stupeur ! Le gardien allemand quitte ses cages et fonce sur Battiston qui s'écroule. L'arbitre ne donne ni carton rouge ni jaune. Après un bref silence cristallin, la colère explose à tous les étages. On siffle l'arbitre, on insulte le goal. « Nazis » gueule Pascuale, « Fascistes » je rajoute. Nonno rougit de rage et nous hurle dessus. Pascuale se fige, regarde ses pieds et lui répond quelque chose que je ne saisis pas. Je ne comprends pas l'italien. Il

me traduit : « Nonno dit de ne pas parler de ce qu'on ne connaît pas et nous demande de nous excuser. ». Je me tourne vers son grand-père et lui bafouille piteusement des excuses. Je regarde la photo sur le buffet : Nonno et son frère jumeau, en uniforme, devant un camion décapotable avec au volant un arabe en djellaba et à au fond, seule, une femme sous son haïk. Je me trouve bête, les larmes affleurent à mes yeux. Je ne dois pas pleurer. Nonno nous ordonne de nous asseoir sur le canapé. Nous ne bougeons plus jusqu'à la fin du match, ses tirs au but et la défaite des Bleus face à la Mannschaft. Dimanche, je regarde la finale à la maison avec mon père, car Pascuale est parti en voiture samedi matin pour son bled d'Italie cependant que nous, nous resterons au quartier.

Il fait très chaud en ce début de juillet. Avant de partir, Pascuale m'a prêté son ballon. Gianpaolo s'en est étonné. Nous voulons jouer comme Platini. Gianpalo nous tacle : « Le foot n'est pas fait pour les fillettes. Sautez plutôt à la



corde ». Pascuale baisse la tête, lui fonce dessus et lui percute l'estomac comme un bélier. Gianpaolo se plie en deux, le souffle coupé puis met une petite claque à Pascuale. « Hey, c'est que vous êtes des têtes d'intello vous deux. Il n'y a qu'à vous écouter parler. Vous avez un format de crevette, pas de sportif ». Il a raison, nous devons nous entraîner. Le matin je descends avec le ballon pour jongler, tirer contre le mur, faire des passes. L'après-midi je pars en vélo pendant des heures. Un soir Papa s'enquiert d'un air méfiant de mes tours en bicyclette. « Je fais des entraînements ». Il déclare qu'à onze ans, chez nous, on ne traîne pas. Que faire ? Le lendemain, Maman me propose une solution : pourquoi ne pas courir sur l'esplanade. Comme ça je reste dans le quartier et Papa est rassuré. Alors, je cours. C'est monotone et plus ennuyeux. Les grands de l'escalier 4 m'appellent Mimounette en riant. Je m'en fous. Je ne les écoute pas. Le soir avant de me coucher, je plaque mon dos contre l'angle de l'ar-

moire et je mesure ma taille. Je ne grandis pas. Je me regarde dans le miroir, mais je ne vois pas beaucoup de muscle. J'ai plutôt tendance à m'arrondir. Beurk. Je décide d'intensifier mes entraînements. Je demande conseil à Bruno du troisième. Il est au lycée et fait du Tae Kwon Do. Il pense que tout ce sport n'est pas fait pour moi. « Pourquoi ? ». Il me demande si mon père est d'accord. « Qu'est-ce que ça change ? » Il rit. « Tu es une tête de pioche, toi. Rejoins-nous mercredi à deux heures ». Quand j'arrive dans la salle de sport, l'entraîneur me donne une corde à sauter. Je pense qu'il se moque de moi puis je vois que tous en ont une et font les échauffements avec. Voilà comment se passe mon été : ballon, vélo, course, corde à sauter. Malgré mes efforts, je ne grandis pas.

Pascuale rentre début septembre. Il a grossi en Italie. Il ne s'est pas entraîné. Veut-il toujours devenir Platini ? Oui, comme moi. Mardi, nous rentrons en sixième au collège. Nous sommes dans des classes



différentes. Le directeur nous accueille dans la cour avec un discours. Il nous impressionne avec sa haute taille, sa voix forte et caverneuse. La sixième de Böhlen, avec qui nous sommes jumelés, viendra passer quinze jours à Barbusse fin septembre. Après Noël, les « allemands première langue » leur rendront visite à Böhlen. La nouvelle fait grand bruit. Les Allemands vont venir. Des Allemands ! Et si on organisait un match de foot ? Quelle bonne idée ! Je veux en être. Je m'imagine déjà marquant un but décisif qui venge Battiston et les Fennec. Le lendemain plusieurs garçons parmi lesquels Pascuale amènent un ballon. Le surveillant général, Monsieur Coquard nous cantonne sur la partie droite de la cour. Le terrain est divisé en autant de groupes que de ballons. Richard et Frédéric se joignent à nous. Stéphanie vient m'encourager pendant que d'autres filles préfèrent le groupe de Julien qui joue avec Mehdi. Il fait chaud, nous transpirons beaucoup

pendant la récréation. Les Allemands arrivent la troisième semaine de septembre. Nous laissons passer deux jours puis Julien sympathise avec Adrian, un grand à la peau très pâle, des cheveux blonds qu'il laisse pousser sur la nuque et qui parle français. Il accepte la proposition. Vendredi après les classes, nous disputerons un match amical dans la cour avec l'accord de Monsieur Coquard et de Madame Schäfer et Monsieur Lemke, leurs accompagnants. Vendredi matin je m'habille avec mon nouveau survêtement. Avant de partir au travail, Papa m'intime de me changer. Je ne peux pas aller comme ça au collège, je dois avoir une tenue appropriée. Aucun problème m'assure Maman, prends ton sac de sport. À la fin de la journée, je me précipite dans les toilettes pour me changer. J'arrive à temps, les équipes ne sont pas encore constituées. Les Allemands vont du côté de la sortie de la cour et nous en face, devant le mur de l'usine. Nous formons un groupe autour de Julien et Mehdi, nos capitaines. Ils



se concertent et appellent un par un notre sélection. Je joue du coude pour me placer devant et leur adresse un signe de connivence. Stéphane, Laurent, Christophe. Bien sûr, ils commencent par leurs amis. Frédéric, Douglas, François. Plus que trois joueurs, je regarde Mehdi avec insistance. Nicolas, Sébastien. Plus qu'un seul nom ! Je m'agite. Déjà Nicolas et Sébastien, c'est très discutable, mais de ceux qui restent aucun ne jouent comme moi. Béchir. Quoi ! Pourquoi pas moi ? « Déconne pas » me répond Julien. Je me retire et m'assois sous le préau, la tête entre les mains pour cacher d'épaisses larmes chaudes. Stéphanie et, je crois qu'elle s'appelle Elke, me rejoignent. Pourquoi pleures-tu, me demande Stéphanie. « Je voulais faire ce match. Je veux être Platini ». L'Allemande me regarde, surprise : « Mais, nous les filles ne jouons pas au foot ! ».



Temps d'orage

par Nicole



Elvire se hâte vers la maison des associations où elle donne plusieurs cours de gym par semaine. Aujourd'hui, elle se sent lasse, son pas est moins souple et moins tonique qu'à l'accoutumée. Sa légère boiterie, normalement presque imperceptible, s'est accentuée. En ce mois de juin, le temps est lourd et des nuages aux formes et couleurs exubérantes annoncent l'arrivée probable d'un orage. L'atmosphère diffuse la sensation oppressante qu'un drame rôde, prêt à s'abattre. Elvire rejette sa longue chevelure auburn sur ses épaules, avec noncha-

lance. Elle va rarement donner ses cours avec enthousiasme, mais aujourd'hui, c'est un véritable poids qui pèse sur elle. Cette activité lui apporte un complément de revenu appréciable. Son salaire de vendeuse-

conseil dans un grand magasin de sport suffirait pour ses besoins du quotidien, mais elle devrait renoncer à trop de choses : les fringues, les sorties, les voyages...

Dans sa jeunesse, la gymnastique était le centre de sa vie, l'horizon de son avenir. Très tôt, elle avait enchaîné les compétitions, catégorie poussines, puis benjamines, minimes, cadettes, juniors, avant d'exceller à partir de dix-huit ans dans la catégorie bizarrement nommée seniors. Elle venait enfin d'atteindre le niveau national, quand le drame survint. Dans une envolée aé-



rienne aux barres asymétriques, dont elle avait le secret et qui lui avait apporté une certaine célébrité, sa main droite ripa sur la barre du haut et ce fut la chute. Elle ne s'expliqua jamais quel phénomène avait provoqué ce coup du sort : crampe, maladresse, rébellion d'un corps malmené depuis trop longtemps... Pendant les années qui suivirent, elle tritura ses souvenirs pour tenter de comprendre. La fracture d'une cheville et d'une vertèbre brisèrent net le rêve scintillant d'étoiles qui la guidait comme un aimant, vers la gloire des Jeux Olympiques.

Quand Elvire entre dans la salle de gym, moulée dans son leggings et sa brassière, brillants et rutilants, toute la troupe est là. Comme souvent, il n'y a pratiquement que des femmes. Euh... non ! Cinq ou six représentants du sexe masculin sont aussi présents, parmi lesquels un soixantenaire bedonnant et un jeune en short et tee-shirt, qui fixe on ne sait quoi devant lui et a l'air de se demander com-

ment il a atterri sur cette planète.

La séance commence par des étirements en douceur. Il ne faut pas les brusquer. Pour certaines recrues, c'est le seul effort physique de la semaine. Une intensité un peu trop forte et on entendrait craquer les articulations, criser les vertèbres ! Certaines ne s'en sortent pas mal, avec même une once de souplesse, d'autres... Elvire préfère éviter de laisser son regard s'appesantir sur leurs gestes maladroits et raides, semblables à ceux de robots mal huilés. Elle se sermonne intérieurement, surprise elle-même de ces vilaines pensées. Son agacement habituel s'est mué en un cynisme excessif. Elle se sent si mal dans sa peau aujourd'hui, avec cette sensation d'épuisement moral, aggravé par l'orage qui monte. Elle attrape sa bouteille d'eau et boit de longues gorgées, avant de leur montrer un nouvel étirement. « Sois bienveillante » se répète-t-elle et elle se compose un large sourire, très professionnel, accompagné de paroles encourageantes :



« Allez, encore un effort, vous allez y arriver. Vous progressez de semaine en semaine. » Ce mensonge vertueux provoque en elle un petit gloussement qu'elle étouffe en étirant les commissures de ses lèvres, encore plus près des oreilles, à en attraper des crampes.

L'étape suivante, c'est la série des renforcements musculaires. Pour chacun d'entre eux, elle effectue une démonstration, mais rapide. La sueur s'écoule de tous ses pores et pour une fois, elle n'a aucune envie d'accompagner les gymnastes amateurs, dans leur pratique laborieuse. Elle se contente de passer entre les rangs, rectifiant çà et là quelques postures défectueuses, mais sans trop insister. Les corps sont luisants de sueur et poisseux. Ça souffle, ça ahane, les visages crispés rougissent. Pourtant, le résultat n'est pas au rendez-vous. Seul le jeune en short et tee-shirt s'active avec vigueur. Ah ! S'ils pouvaient tous être comme lui ! Pour les autres, il ne faut jamais s'attendre à des performances d'athlètes, mais

aujourd'hui, c'est le summum de la mollesse. Après des mois de séances hebdomadaires, deux ou trois pour certaines recrues, c'est à se demander si elles viennent là pour s'entraîner réellement, ou seulement pour se donner bonne conscience, entre deux gueuletons et des week-ends devant la télé, avachies dans les profondeurs d'un canapé.

Arrive le moment de la pratique en dynamique. Elle va devoir l'écourter, tellement la motivation des troupes est faible. Elvire soupire, rejette sa chevelure en arrière d'un geste étudié et insère un CD dans le lecteur. Elle lance la musique, mais pas trop fort, pour ne pas accentuer le mal de tête qui la taraude de plus en plus. Et on sautille, sur place, puis d'un côté et de l'autre et l'on virevolte et l'on se déplace vers la droite, vers la gauche, vers l'arrière, vers l'avant. La sueur lui inonde de plus en plus le visage, coule le long de sa colonne vertébrale. Elle se force à crier, pour couvrir la musique et être entendue jusqu'au fond de la salle : « Allez ! Plus vite,



suivez le rythme. Levez les pieds plus haut!» Elle n'en peut plus, mais elle ira jusqu'au bout. Question de conscience professionnelle. Elle est payée pour ça et c'est pour leur bien. Mais quand cette association va-t-elle se décider à acheter un micro ?

Le spectacle en face d'elle est absolument lamentable. La plupart traînent les pieds, certains se déplacent à contresens, se percutent et s'arrêtent en pouffant de rire. On dirait un bal de pantins anémiés et désarticulés ! L'exaspération booste l'énergie d'Elvire. Elle s'est donné la peine de venir, malgré une migraine qui la tient depuis le matin. Elle aussi a chaud, se sent écrasée par le temps lourd. De colère, elle monte le son de la musique. Elle va leur montrer de quoi est capable une ancienne gymnaste de haut niveau ! Elle crie encore plus fort : « Le rythme, le rythme ! Plus vite, bon sang ! » Elle tente de les entraîner dans une cadence débridée, pour les obliger à dépasser leurs limites. Ils vont en baver, mais ils y arriveront ! Elle n'en peut plus de tirer, de

traîner à longueur d'année, ces créatures amolies par la vie moderne et sans volonté. En un éclair, elle repense à la belle carrière qui aurait dû être la sienne, sans cet accident idiot aux barres parallèles. Sa cheville commence à être parcourue de cisaillements, son dos se crispe, mais elle n'y prête aucune attention. La fatigue s'est estompée et elle se sent flotter dans un état euphorique. Un voile s'est déployé devant ses yeux, mais cela ne la gêne pas, d'ailleurs elle ne ressent plus rien, son corps est devenu aérien, débarrassé de toute matérialité.

Tout à coup, une rumeur monte, et grandit, grandit, comme les cris stridents d'une foule en colère. Elle continue de sautiller, de se déplacer en une chorégraphie qu'elle invente au fur et à mesure. À travers le voile de plus en plus opaque qui danse devant elle, elle distingue les gentilles recrues du cours de gym s'avancer, avec des airs devenus féroces. Elles balancent les bras en tous sens, comme des étendards. Un roulement de tambour, comme un coup



de canon, retentit, des flashes aveuglants jaillissent de partout. La révolte gronde et submerge tout l'espace. Au moment où les insurgés du premier rang arrivent près d'elle, Elvire vacille et plonge encore plus loin dans une autre dimension, vaincue.

Quand elle émerge du puits sombre qui l'a engloutie, elle voit plusieurs personnes penchées sur elle, avec une expression inquiète. Le soixantenaire bedonnant lui demande si ça va, parle d'appeler les secours. Elvire se redresse et s'assoit. Elle répond que c'est inutile. C'est seulement un malaise, mais ça va déjà mieux, juste de la fatigue en cette fin d'année où elle a beaucoup travaillé. Elle ne s'écoute pas assez, avance coûte que coûte, jusqu'à dépasser ses capacités de résistance. Elle ajoute d'un air contrit : « Aujourd'hui, j'ai exagéré, pour moi, mais aussi pour vous et je m'en excuse. » Le soixantenaire émet un petit rire : « Ah ah, à la fin, c'était plutôt speed et le temps était tellement chaud et lourd ! On a eu du mal à te suivre, mais le

cours était super. Tu nous bouscules souvent, mais c'est aussi pour ça qu'on vient. » La plupart des personnes acquiescent et applaudissent. Une jeune femme s'approche et la remercie avec chaleur. Grâce aux cours, elle a perdu du poids et retrouvé la forme. Elle va se réinscrire en septembre.

La grêle cingle toujours les vitres et le toit avec la même force. Un nouveau coup de tonnerre éclate et se propage en une longue vibration, un éclair déchire l'espace. Puis, très vite, tout se calme, dans l'air rafraîchi. En se dirigeant vers le vestiaire, Elvire se dit que oui, cela vaut la peine de continuer et pas seulement pour boucler les fins de mois.



Sortie de route

par Gwenaëlle



Elle s'appelait Christine ou Crazy, pour ses copains du lycée. Elle était belle comme une fête foraine sous la pluie ou comme un coquelicot poussé au bord du chemin. Elle habitait Châteauroux et d'épais nuages noirs voilaient le ciel de son adolescence. Crazy désirait plus que tout au monde être heureuse. Ses parents lui disaient souvent qu'elle avait un courant d'air dans la tête, qu'elle était irresponsable et immature. Mais cette année, plus que le programme d'histoire-géo ou de math, sa priorité était de coucher avec un mec. Après les cours, elle s'en-

fermait dans les toilettes du lycée et en ressortait vêtue d'une jupe ultra-courte ou d'un jean moulant brodé de sequins. Elle cernait ses yeux de kohl, rehaussait ses lèvres de rouge. Chaussée de Doc Martens coquées, elle s'enfuyait

presque en volant à travers les rues pour rejoindre le Terminus à côté de la gare.

Le Terminus, c'était son Q.G., un bar sombre aux murs couverts de moquette verte criblée de trous de cigarettes. Sur les coups de 17 heures, elle y retrouvait Anthony, un ex-camarade du lycée qui passait ses après-midis à jouer au billard quand il n'était pas occupé à personnaliser et optimiser les performances de sa 205 G.T.I. Car Anthony était fan de sport automobile. Formule 1, Moto G.P., W.R.C., il connaissait tout sur les pots d'échappe-



ment, les suspensions et les silentblocs. Crazy, elle, ne faisait pas de sport. Elle était réputée pour avoir le gosier bien en pente. « Une sacrée descente » disait Anthony. De celle qu'on n'avait pas envie d'avoir à remonter à vélo sous la pluie. Elle n'avait pas froid aux yeux ni ailleurs. Son cœur battait la chamade quand elle sentait que les hommes la regardaient. Le regard d'Anthony en particulier s'enfonçait en elle comme un poignard. Ce mec était beau comme Antonin Artaud, un poète qu'elle idolâtrait « sans avoir lu un seul de ses textes », ironisaient ses parents. Crazy n'avait encore jamais vu Anthony sortir avec une fille. Un élève de première lui avait fait remarquer que le beau brun aux yeux verts qui la faisait fantasmer était « PD ». Quand il avait appris ça, Anthony avait failli le tuer. Mais pour le moment, Crazy s'en foutait. Elle riait aux éclats en le regardant faire mine d'ouvrir une bière avec les dents. Quand la musique envahissait le bar, elle se mettait à onduler langoureusement, un verre dans une

main, une cigarette dans l'autre. Elle fermait les yeux et le bar tout entier tournait autour d'elle. Anthony glissait en marche arrière, façon moonwalk. Elle était aux anges.

Ce soir-là, le Terminus plongeait dans la brume. La nuit tombait vite au mois de novembre. Anthony avait garé sa 205 dans une rue adjacente. 1,9 litres, 130 chevaux, un châssis parfaitement équilibré, une « bombinette » comme il disait. Vers 19 heures, ils sortirent en titubant. Crazy manqua de tomber sur ses lacets défaits. Elle avait le hoquet et Anthony parlait trop fort. En arrivant à côté de la voiture, elle s'accroupit en rigolant pour uriner. Les dernières gouttes coulèrent le long de sa cuisse, un flot tiède s'étira en méandres sur le trottoir. Anthony écrasa nerveusement le mégot de son joint et lui cria d'arrêter de pisser sur sa voiture. Il ouvrit la portière et tomba lourdement sur le siège. Tous les mecs qu'il connaissait couchaient avec des nanas. Ce soir, lui aussi devait passer à la vitesse supérieure avec Crazy. Sinon...



Sinon ça voulait dire qu'il était une tafiole. Il devait coûte que coûte se prouver le contraire. Crazy tambourina à la fenêtre pour qu'il lui ouvre. Elle s'écroula sur le siège et remonta ses jambes. « Mets pas tes pieds sur le fauteuil ! » lui gueula-t-il, soudain agressif. Elle lui répondit avec un doigt d'honneur. Anthony enfila ses mitaines en cuir et mailles de coton, scratcha les velcros autour de ses poignets et démarra brusquement. Ils partirent à travers la ville, les boulevards et les ronds-points faiblement éclairés jusqu'à la départementale. Anthony poussa le moteur qui atteignit les 120 km/h en quelques secondes. Il avait sorti une bouteille de Jack Daniels et buvait au goulot, refusant d'en donner à Crazy qui s'était mise à faire la gueule. Il inséra une cassette de hardcore dans l'autoradio. La voix du chanteur gueulait To the point ! Anthony chantait. Arrivés à un embranchement, ils empruntèrent un chemin de terre. Plus ils avançaient, plus la route était étroite et sinueuse. Anthony donnait

des coups de volant, appuyait sur l'accélérateur et faisait vrombir le moteur. Dans les virages, les phares éclairaient les bas-côtés, révélant par intermittence les silhouettes fantomatiques d'arbres nus. Les bois semblaient les avaler. Crazy était effrayée par la vitesse et l'obscurité. Elle hurla à Anthony de ralentir. Mais celui-ci était inatteignable, cramponné à son volant trois branches.

Soudain, dans un détour, un énorme sanglier apparut dans les phares. La voiture manqua de le percuter. Anthony braqua brusquement et appuya de tout son poids sur la pédale du frein. Sa voiture opéra un quart de tour, se retrouvant perpendiculaire à la route, avant d'être brutalement stoppée par un talus. Tout le corps de Crazy fut projeté contre le tableau de bord. Elle poussa un cri de frayeur puis retomba, étourdie sur son siège. La voiture avait calé. Le moteur s'était tu, mais la musique continuait de cracher. Ils étaient sains et saufs. Mais Crazy tremblait de tout son corps. Elle



n'osait plus parler. Anthony était abasourdi lui aussi. Il éteignit la musique et attendit quelques secondes avant d'ouvrir la portière pour sortir et estimer l'ampleur des dégâts. Sur le pare-choc modèle racing, un des phares éclairait toujours, mais l'autre était cassé. « Saloperies de bestioles ! » hurla-t-il en donnant un violent coup de pied dans le talus. Crazy était tétanisée, incapable de le rejoindre à l'extérieur. Elle se pencha pour regarder à travers le pare-brise et la nuit. Et c'est alors que ses yeux le virent : c'était un énorme sanglier au cou massif et à l'avant-train puissant. Sa tête était volumineuse, son groin allongé. Il dressait ses oreilles triangulaires en les fixant de ses petits yeux. Jamais ils n'avaient vu un animal sauvage de cette taille. Son pelage était blanc, surnaturel sous la lune. Crazy eut l'impression pendant quelques secondes qu'Anthony et lui se regardaient. Aucun des deux ne bougeait. Anthony était hypnotisé. Puis le sanglier décala à travers les fourrés en faisant voler derrière

lui son long pinceau de soies.

Comme un somnambule brutalement tiré de ses rêves, Anthony revint s'asseoir à côté de celle qu'il voulait désormais appeler Christine. Il grelottait et se prit le visage dans les mains. Christine se rendit compte alors qu'il pleurerait. Sans bruit, des larmes coulaient sur ses joues. Gênée, elle posa sa main sur son genou et attendit. « Excuse-moi, dit-il brusquement en essuyant son visage d'un revers de manche. On n'aurait pas dû venir ici. On va rentrer maintenant. » Il remit le contact. La voiture redémarra sans difficulté. Seul un des phares balayait le chemin forestier. Ils rejoignirent la départementale en seulement quelques minutes. Anthony ne pleurerait plus. Il semblait pressé de rentrer. Ils se regardèrent à peine en se séparant. Il laissa Christine à l'entrée du village de ses parents. Il aurait voulu lui dire quelque chose, mais ne savait pas quoi. Il finit par lâcher : « Je suis désolé. J'aurais dû te le dire avant. Je crois que je suis PD. » Il se mit à pleuvoir. Le ciel



était couvert, sans étoile. La voiture s'éloigna et Christine se retrouva seule. Crazy était restée dans les bois.

Quand elle arriva chez elle, toutes les lumières étaient éteintes. Pourtant, Christine eut l'impression qu'un soleil immense l'envahissait quand elle franchit le seuil de sa maison. Elle enleva ses chaussures mouillées et les rangea au pied de l'escalier, passa devant la chambre de ses parents. Son père dormait déjà. Ses ronflements lui parvenaient à travers la cloison. Elle s'attendait à des reproches de la part de sa mère et dit faiblement : « C'est moi. » Mais la voix de sa mère paraissait tellement soulagée de la savoir rentrée à la maison que Christine eut soudain envie de pleurer : « Bonne nuit, ma chérie ». Incapable de dormir seule cette nuit, elle se dirigea vers la chambre de sa sœur. Devant la porte de celle-ci, elle enleva ses chaussettes mouillées qui avaient laissé des auréoles sur le parquet. Frigorifiée, elle tourna la poignée sans bruit et se coucha tout habillée dans le lit de sa

sœur. En sentant sa présence, celle-ci grogna légèrement. Demain, elle devait participer à un tournoi de volley qu'elle attendait depuis longtemps. Il ne fallait pas la réveiller. Dans une semaine auraient lieu pour Christine les épreuves du bac blanc. Elle décida ce soir-là qu'elle aurait son bac et qu'elle serait heureuse. Pour le sport comme pour les études, il valait mieux se coucher tôt.



Sortir de ma tête m'a pris des années

par Maïté



Pour moi, le sport, ce n'était pas gagné.

Je passais l'essentiel de mon temps sur mon lit, le nez dans un bouquin. Abonnée au banc de touche, délaissée par les capitaines d'équipe, j'étais le dernier grain de raisin au fond du bol, que personne ne choisit.

Il faut dire que je mettais une obstination certaine à NE PAS jouer, NE PAS rat-

traper le ballon, NE PAS courir. Avec un aveuglement têtu, j'ai refusé de comprendre quoi que ce soit aux règles de ces jeux auxquels je n'avais pas envie de jouer.

Il a fallu

Il a fallu, plus tard, bien plus tard, que je fasse connaissance avec mon corps, et que je découvre

Qu'il aimait courir

Qu'il aimait nager

Qu'il aimait transpirer toute l'angoisse de la journée

Qu'il aimait pédaler dans la brise et se laisser entraîner par sa propre vitesse

Et maintenant je danse

Je marche

Je pédale

Je nage

Je transpire

Je me défoule



Je me détends

Sortir de ma tête m'a pris
des années

Entrer dans mes bras, mes
jambes, mes mollets

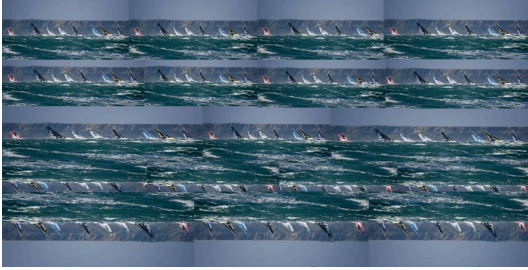
Et maintenant

Jamais je ne m'arrêterai.



Cent Vents des globes

par Fanny



« **5** Vendée Globe, 5 victoires, ça vous a fait quel effet de gagner à nouveau cette année ? »

Bien que censé être habitué aux médias, parce que mondialement célèbre, Sylvester Nowind ne répond pas. Il ferme les yeux. Pour réfléchir ? Ou juste parce qu'il est exténué ?

La journaliste de France Océan, la chaîne privée qui vogue sur une mer de 5 millions d'abonnés, n'a pas attendu que son interlocuteur revienne à lui. Elle enchaîne. Les téléspectateurs ne vont pas poireauter sur le gros plan des paupières bulbeuses du gagnant et de ses cernes zinzolin. La femme de presse pressée passe au

tamis de ses fiches les conditions de la course, la résilience de l'homme aguerri dans les épreuves qu'ont été les avaries de tous bords (sans jeu de mots... ha ! ha !) ses motiva-

tions et toute une écume de détails censés appâter le chaland, parler aux connaisseurs et surtout faire genre. D'autant que la fille en question n'est pas une spécialiste de cette épreuve en particulier. Elle remplace sa collègue malade... et a pris connaissance des tenants et des aboutissants il y a quelques heures à peine via une pléthore de fiches bristol. Des fiches bristol ! On est en 2024. Tout en secouant sa queue de cheval et maudissant l'abruti, Michel, le pauvre, qui lui a concocté des fiches cartonnées au lieu de lui faire des notes téléchargeables sur son téléphone, elle propulse un débit de mots plus hachés que les déferlantes du 40e parallèle,



quand elles cognent sur la coque par un vent de 40 nœuds. Une logorrhée sur un registre de soprano colorature version castafiore qui saoule Sylvester, lequel finit par ouvrir ses globes exorbités aux conjonctives veinées de rouge, témoins à la barre de toutes les nuits sans sommeil qu'il a enchaînées en 77 jours. Bon sang qu'elle se taise, cette jaccasse brasseur de vent (et pas de bière ah ah).

Mais que lui dire ? Que oui bon OK c'est sa 5e victoire... il pourrait parler de sa longévité d'invaincu depuis 2008, mais ce serait prétentieux et puis elle a commencé l'interview là-dessus, donc, inutile d'en remettre une couche... il pourrait lui dire, pour rester dans le jeu de mots ah... ah..., qu'on va pas non plus en faire tout un plat-bord. Ses pensées se perdent... Il ne parvient pas à en suivre le fil. Un malaise diffus s'invite dans la séquence. Quel effet ça lui fait là tout de suite d'être le vainqueur... il n'en sait fichtre rien, mais ça il ne va pas le lui dire, à la trentenaire à queue de cheval qui se tré-

mousse micro en main ; ça ne serait pas respectueux pour toute l'équipe qui l'a assisté au quotidien... et pour tous ceux qui croient en lui depuis qu'il a débuté ce genre d'épreuve... À cet instant précis, il voudrait, premièrement, qu'elle se taise et deuxièmement, juste faire une pause, aller dans un refuge de haute montagne, contempler la beauté des cimes. La montagne, ça le ressource. Bien plus que la mer. Il va d'ailleurs régulièrement randonner dans les Pyrénées. Personne à part ses proches ne le sait. Il doit continuer à cultiver son image d'homme de mer, accro aux traversées, Route du Rhum, Solitaire du Figaro, Transat Jacques Vabre... elles y passent toutes.

Comme le flot journalistique ne tarit pas, il se dit qu'il va falloir y aller, parler un peu de lui. Il aime pas. Pas du tout. Allez, on se jette à l'eau, comme d'hab' ah ah... l'eau, toujours l'eau... enfin, bon...

« Vous m'avez demandé quel effet elle me fait, cette 5e victoire ? Eh bien, je vais sans doute vous décevoir



si je vous réponds que je ne réalise pas que c'est fini. J'ai l'impression d'être encore dans mon fauteuil à suspension, les yeux rivés aux écrans, à scruter le routage, les températures, l'anémomètre, à me projeter sur la carte des courants, à râler si une dorsale s'annonce, à chercher comment je vais pouvoir l'éviter ou la subir sans trop de préjudices pour ma vitesse, une dorsale, ça peut être fatal pour le classement final, ça vous met dans la pétrole... »

La queue de cheval affiche un regard bovin, la pétrole, ça ne lui dit rien. Alors elle se défile, change vite de sujet et ne saura pas que c'est un terme d'argot marin qui qualifie une zone sans vent.

« Est-ce qu'on peut vous demander quel est votre état de fatigue ? Pouvez-vous dire à ceux qui nous suivent en direct quel impact a sur un être humain une course de ce type, dans ces conditions extrêmes ? »

Sylvester voudrait répondre un truc vache, du genre, je suis en pleine forme, je pourrais faire ça

7 jours sur 7, 365 jours par an, y compris les années bissextiles ou bien lui dire la vérité je suis un taiseux, je n'aime parler ni de moi ni du reste et surtout pas de ma santé. Là présentement, je suis complètement KO et c'est une épreuve infernale, mais je suis maso, alors j'y retourne. Mais bon, il a son public captif. Ses fans n'ont pas à subir sa mauvaise humeur face à une néophyte qui lui tape sur le système que la fatigue a rendu ultraréactif. Elle lui a bien annoncé après lui avoir dit bonjour qu'elle ne connaissait pas grand-chose au Vendée Globe, qu'elle était responsable de la rubrique « animaux marins » sur la chaîne et que si ça n'était pas cette fichue épidémie de grippe qui a terrassé la moitié du staff, avec en plus les coupures d'électricité à la rédaction à cause de la neige, elle ne serait pas là à l'interviewer. Sylvester c'est un gentil, alors il va lui sauver la face et donner au public ce qu'il attend.

« Regardez mes yeux, je pense qu'ils en disent plus que moi. »



Il est content de lui, c'est bien trouvé, ça va émouvoir les Margot dans les chaumières et faire rigoler les Albert qui s'enfilent un petit blanc sur le zinc en regardant la télé.

Les mains s'agitent sur les fiches. Saloperies de fiches... (Je t'ai tout fait papier parce que plus rien ne fonctionne qu'il a dit Michel à la rédaction, toujours plein d'une sollicitude imbécile. Elle se reprend, Michel, il fait ce qu'il a pu, mais bon, elle ne sait pas travailler avec du papier... c'est la misère). On continue.

« Il se dit que tout votre bateau bénéficie d'une assistance par ordinateur. Est-ce que ce n'est pas un peu risqué avec toutes ces intempéries traversées ? Comment auriez-vous fait si vous aviez eu de longues pannes d'électricité, des pannes de réseau ?

Sylvester se fend d'un sourire qui pourrait occuper quasiment tout l'écran.

– D'abord, il ne faut pas forcément croire tout ce qui se raconte, mais c'est vrai que je suis un peu le geek de la mer. Depuis tout pe-

tit, je suis fasciné par la mer et... par l'informatique avec tout ce qu'elle peut offrir à l'homme quand elle est bien utilisée. Alors oui, pour ce Vendée Globe 2024, j'ai optimisé ma course avec pas mal d'applis auxiliaires qui m'ont facilité la vie et m'ont parfois permis de dormir un peu plus que les autres concurrents.

– Lors d'une vacation, vous avez déclaré que vous songiez à raccrocher. Vous avez commencé à 18 ans avec la route du Rhum, puis vous avez gagné votre premier Vendée Globe en 2008 à la surprise générale, alors maintenant, vous arrêtez ?

– Ouh la, je ne me souviens plus de cette déclaration. J'ai dû dire ça un jour de grande fatigue. Mais non, je ne vais pas en rester là. Regardez Jean Le Cam, le Roi Jean, 65 ans et toujours en lice... Moi je n'ai que 44 ans. J'ai encore 20 ans devant moi.»

La journaliste se met à glousser, fait tomber une fiche, s'excuse, la ramasse.

« Justement, parlons de votre condition physique.



On fait comment pour tenir pendant 77 jours ?

– Je n’ai jamais cessé de faire de la course à pied, du cardio-training et surtout des étirements, c’est primordial. La souplesse, c’est indispensable. Et puis, je dors dès que je peux, des microsiestes à la Salvador Dali. Savez-vous qu’il dormait assis dans un fauteuil avec une cuillère en argent tenue entre le pouce et l’index à la verticale d’un plateau métallique ? Le relâchement musculaire entraînait la chute de la cuillère. Le bruit le réveillait et sa sieste était terminée.

La journaliste glousse de plus belle tout en cherchant un endroit où poser ses fiches.

– Ah ! c’est excellent, j’espère que cette anecdote va inspirer ceux qui nous regardent ou nous écoutent. Je rappelle que cette émission est disponible en replay et en podcast audio sur toutes les plateformes.»

Sylvester ne peut retenir un bâillement. Il voudrait en finir. Il répète aujourd’hui, ce qu’il a dit il y a

4 ans déjà et à peu près dans les mêmes conditions. Il regarde ostensiblement sa montre connectée.

La journaliste qui n’a qu’une hâte, elle aussi, que ça se termine, sent bien qu’elle n’a pas été au top. Il lui reste encore 2 minutes et elle doit boucler par un dernier échange pour respecter le temps imparti.

«Sylvester, une dernière question avant qu’on se quitte : en 2020, vous aviez bouclé en 68 jours. En 2024, vous êtes premier sur 750 000 concurrents en lice, mais vous avez mis 9 jours de plus, est-ce que c’est quand même une performance pour vous ?

– Oui, même s’il s’agit d’une course virtuelle, ça reste une performance, d’autant que pour cette édition 2024, dans mon Imocabane au fond du jardin, pendant 2 mois et demi, j’ai recréé autant que faire se peut les conditions de la compétition réelle, ce qu’ont subi les vrais skippers qui ont doublé physiquement le Cap de Bonne Espérance, le Cap Leeuwin et le Cap Horn. Tout ça avec un sys-



tème de soufflerie, de climatisation, un humidificateur. Faut pas croire ! Même assis dans mon fauteuil, devant mon ordinateur nuit et jour, moi aussi j'ai fait du sport.

<https://www.youtube.com/watch?v=Kzl-ltE-BENM>



Swing à toute épreuve

par Isabelle



Mon médecin m'avait dit : « mon petit, si tu continues comme cela, ton espérance de vie va se raccourcir à grande vitesse. C'est le moment de pratiquer un sport pour te maintenir en forme et d'avoir une hygiène de vie plus saine ».

Le Docteur ABRAHAM qui me connaît depuis tout gamin, d'où ce ton familier, ne faisait pas toujours montre de psychologie. Mais son diagnostic était la plupart du temps fiable. C'est vrai que, depuis ma séparation d'avec Mathilde, je me laisse aller. Mais quelle activité de

remise en forme pratiquer ?

La course à pied, peut-être. Mais se retrouver avec tous ces joggeurs affichant leur montre connectée et leurs chaussures de running dernier cri, non très peu pour moi.

La randonnée pédestre me plairait plus, mais marcher seul dans la nature me rend triste. Dans un club, cela serait encore plus déprimant, surtout si je me retrouve entouré d'inconnus.

Le vélo ? Je n'ai jamais eu de goût pour la petite reine et, loin des chemins de campagne, la cohabitation avec les autres moyens de transport s'avère dangereuse.

Un club de fitness ? Oui, comme moyen efficace de travailler le cardio et le renforcement musculaire. Non, pour la transpiration



ambiante et la musique de supermarché.

La même chose en milieu aquatique ? Aquagym ou autre... mais je suis allergique à l'eau de javel. Je viens à peine de me débarrasser de verrues plantaires tenaces. La mer me conviendrait mieux, mais j'en suis trop éloigné.

L'équitation ? Je ne suis pas à l'aise avec les chevaux et vice versa. Pourquoi ne pas monter une mule ? C'est moins glamour, mais je n'ai pas l'intention de m'expatrier dans les Cévennes.

Quant aux sports collectifs avec un ballon, ce n'est pas mon truc, même pour les regarder à la télévision, alors pour les pratiquer... autant renoncer à cette idée immédiatement. Avec une balle peut-être ? Comme le tennis ? Il me faudrait trouver un ou une partenaire et, autour de moi, cela me semble compliqué. Alors, le golf ? Pourquoi pas ? Ce sport peut être solitaire et correspondre à ma recherche d'équilibre tant physique que psychique. Il me faudra de la concentration pour retrouver ce swing

que les autres pouvaient m'envier par le passé.

J'en suis là dans mes réflexions quand le mot swing s'impose à moi sur l'écran d'une publicité associée à un club de danse à 500 m de mon domicile. J'avais toujours été fasciné devant les performances des artistes comme Gene Kelly et de bien d'autres qui ont compté dans le cinéma hollywoodien. Alors, pourquoi ne pas essayer ? Pourquoi ne pas chercher à transposer l'élégance de mon swing de golf dans celui de pas de danse ?

Arrivé chez moi, je m'empresse de contacter ce club. Mon interlocutrice m'indique qu'une inscription n'est possible que si j'ai un ou une partenaire. Mon désir de suivre les cours proposés est plus intense que ma réticence à me mettre en quête d'une partenaire. Cela fait presque un an et demi que je suis de nouveau célibataire et il est temps maintenant de faire des rencontres.

Une solution est de m'inscrire sur l'application Tentation qui me permettra de faire du sport en



chambre à défaut de trouver une partenaire de swing. Je commence par me créer un profil, en recherchant des photos, notamment une où je réalise mon fameux swing de golf. Cela impressionne toujours les femmes et je pourrais ainsi glisser dans la conversation mon intérêt pour l'autre swing, celui de la danse. Elles vont voir que j'ai des lettres et de l'humour.

Dix minutes après avoir créé mon profil, j'ai reçu trois mentions « j'aime » de femmes. Après un match retour, j'ai commencé à discuter avec l'une d'elles. Pour ne pas perdre de temps à un échange épistolaire qui viendrait différer la rencontre aux calendes grecques, je propose un rendez-vous à Sarah. C'est comme cela qu'elle dit se prénommer. Je lui indique un café géographique proche de nos quartiers respectifs, le bien nommé « Petit Jésus ». J'espère qu'elle ne va pas m'accuser de blasphème. Elle réagit alors par une série de différentes émoticônes qui ne laissent aucun doute sur son consen-

tement à ce clin d'œil et qui peuvent se traduire par : « Avoir envie de mettre le petit Jésus dans la crèche ».

Comme l'indique son texto ou plutôt sexto, Sarah semble directe. J'espère que la rencontre prochaine ne va pas démentir cette promesse, ce qui me facilitera grandement un péché de chair. L'heure du rendez-vous approche et je me dirige vers le lieu convenu. J'entre dans le « Petit Jésus » dont la décoration vient rappeler les lieux de culte avec des représentations de sujets religieux au mur et des coupes en forme de calice pour servir les boissons. Je m'installe à une place stratégique proche de la porte après avoir balayé la salle d'un regard pour m'assurer que Sarah n'est pas arrivée avant mon quart d'heure d'avance. Aux dix-neuf coups de carillon, elle entre à son tour. Je la reconnais à sa chevelure de belle rousse flamboyante entourant un visage de madone. Elle arbore un léger sourire en se dirigeant d'un pas assuré vers moi et me demande : vous êtes bien Adam, si tel



est bien votre prénom. En acquiesçant, je l'invite à me rejoindre et lui demande :

« Que voulez-vous boire ? »

– Peu m'importe pourvu que j'aie l'ivresse.

– Votre réponse me fait penser à un poème d'Alfred de Musset « La Coupe et les Lèvres ». »

Sarah acquiesce et me susurre ces deux vers :

« Aimer est le grand point,
qu'importe la maîtresse ? »

Qu'importe le flacon,
pourvu qu'on ait
l'ivresse ? »

En dardant vers moi ses beaux yeux verts.

Je lui propose alors de commander deux coupes de champagne et me dirige vers le bar pour me dégager de son charme qui fait déjà effet. De retour à la table, nous levons nos deux calices pour porter un toast à cette rencontre sous le signe de la « Tentation ». La conversation est fluide entre nous et je lui caresse naturellement la main. Sarah dénoue son foulard laissant entrevoir la naissance de

ses seins et invite mes doigts à s'aventurer dans cette contrée. Sous la table, je sens son pied déchaussé se poser sur la bosse qui se fait jour sous mon pantalon. Elle commence à caresser ce renflement par un mouvement expert de léger va-et-vient. Je ne suis pas en reste et je glisse ma main plus avant sur sa poitrine à la recherche du mamelon turgescent pour le titiller et l'humecter de ma salive. Le désir s'invite de plus en plus entre nous et je lui propose de nous découvrir davantage à mon domicile. À ma grande surprise, Sarah refuse et manifeste son souhait de poursuivre nos caresses dans ce lieu accueillant. Devant mon étonnement, elle me parle de son fantasme de faire l'amour dans l'un des confessionnaux qui correspondent ici à des cabinets d'aisances.

« Dans une église, c'est compliqué, mais là c'est tout à fait envisageable, m'explique Sarah. Ces toilettes sont spacieuses et l'on y accède par un escalier dérobé. Comme tu as pu le voir, les lumières



sont tamisées et les allers et retours se font en toute discrétion.

– Tu l’as déjà fait.. euh.. Avant d’avoir le temps de terminer ma phrase, Sarah éclate d’un rire cristallin en me susurrant :

– Si je l’avais fait, ce ne serait plus un fantasme.

– Tu en as d’autres comme ça ?

– Tu es bien curieux, je ne vais pas te dévoiler toutes les fantaisies qui me traversent, on se connaît à peine », me fait-elle remarquer

– Mais moi, je veux davantage te découvrir.

– Alors, laisse-moi monter aux toilettes la première, tu viendras ensuite lorsque je t’aurai indiqué, dans un texto, la porte derrière laquelle tu pourras me rejoindre »

Sarah, en se levant, approche ses lèvres de mon oreille pour murmurer : « À tout à l’heure, Adam, pour croquer le fruit défendu ». Je la suis des yeux et je sens l’excitation poindre davantage en moi.

Sur l’écran de mon téléphone portable s’affiche une émoticône explicite, suivie de « première porte à droite ». J’escalade à mon tour l’escalier caché et, une fois arrivé au sommet, je frappe légèrement à la porte désignée. Sarah me tire vers l’intérieur et ferme à clef. Elle me plaque contre le mur et, dans un long baiser, glisse sa langue entre mes lèvres. L’effet de surprise passé, je réponds à cette invitation et nos langues s’entremêlent, à bouche que veux-tu. Je respire son parfum : est-ce « Ô de Paradis ? » Je lui murmure à son oreille. Elle ferme les yeux et chuchote : « À toi de trouver l’accès. » À travers la soie de son chemisier, je sens ses pommes d’amour qui se durcissent et attendent ma morsure. Sous mes dents et ma langue, le froid et le chaud la font tressaillir, je retrousse sa jupe et prends le chemin de la chapelle pour accéder à l’autel de la volupté. J’excite ce sésame qui se durcit, roule sous mes doigts et taquine l’entrée, devenant fontaine de bénitier. Des ondes de volupté agitent le corps de



Sarah. Elle déboutonne prestement mon pantalon et se saisit de mon bâton de Moïse, effleure mes fruits de la passion pour accéder à la terre promise. Ce langage érotique qui accompagne nos baisers et nos caresses font monter l'excitation à son acmé. Sarah encourage mes mouvements et coups de cierge dans sa niche du Diable par ses mots : « c'est divin, tu es un démon ». Lorsque l'écume du plaisir inonde nos deux corps emmêlés, elle est proche de l'extase. Il est temps de retourner sur terre, d'autant que des clients se manifestent pour occuper les lieux. Je sors le premier pour laisser le temps à Sarah de retrouver ses esprits.

Nous reprenons notre conversation là où nous l'avions laissée, à propos de l'inscription au cours de swing. « J'adore danser, alors je veux bien être ta partenaire et découvrir cette activité avec toi », déclare Sarah. Elle ajoute l'air espiègle : « d'autant que nos corps dialoguent bien ensemble ».

Depuis cette rencontre qui ne devait être que physique, la relation entre Sarah et moi a évolué, en dehors de la danse, nous partageons la pratique du golf. Mais c'est surtout un lien amoureux très fort et solide qui nous unit.

Lorsque je revois mon médecin, il me trouve en forme et s'étonne de ma transformation aussi rapide. Je lui réponds : « J'ai suivi vos conseils pour une pratique sportive, mais mon secret, c'est la rencontre d'une femme avec laquelle je partage le goût du swing sous toutes ses formes. »





L'heure du sport

par Sara



«Allez Lydie, jour 10 de notre nouvelle vie sportive! On y croit». Il me fait un signe de main et ferme la porte derrière lui.

Mon regard se pose sur la montre connectée qu'il m'a offerte à Noël. Au 1er de l'An, il m'a annoncé qu'il voulait commencer une nouvelle vie

sportive. Puis la montre est arrivée. Est-ce qu'on peut dire encore plus clairement : «Tu as vraiment grossi. En plus tu commences à être un peu vieille.» ?

Je me demande si Marie est chez elle. Elle est de bon conseil.

Je change mon peignoir pour un jean et j'enfile un haut cache-misère. Depuis que Matthieu m'a offert la montre, je ne mets que des hauts flottants.

Marie est chez elle comme souvent. Rapidement nous

Jour 1

«Tu as vu les restes de canard laqué?» me demande mon conjoint en s'enfilant ses chaussures de sport jaune fluo. En allant vers la cuisine, il ralentit son pas.

– Il ne nous restait pas un fond de vin rouge ? Tu l'as bu hier soir ?

– Non, je ne l'ai pas bu hier.»

Bien sûr que je l'ai bu. Ce matin. Pour faire passer les restes du canard laqué.



nous installons à table, la montre connectée entre nous.

– Alors il veut te mettre au sport ? me demande Marie.

– Oui, je réponds.

– Tu vas en faire ?

– Non, je confirme.»

Nous regardons en silence la montre connectée.

«Elle va devoir en faire» dit Marie, pensive.

La sonnette brise le silence contemplatif. Marie se lève et va ouvrir, pour laisser entrer Hélène, d'en face. Nous lui expliquons que j'ai reçu une montre qui doit faire du sport.

Hélène est une super voisine parce qu'elle adore la pâtisserie et apporte toujours des gâteaux. Nous prenons toutes les trois une grande part de gâteau au chocolat et regardons la montre.

Après quelques minutes de silence, Marie se lève, pose la montre sur l'aspirateur robot et l'envoie aspirer son appartement en fermant la porte de la cuisine.

«Voilà, pendant qu'on réfléchit, la montre va faire au moins quelques pas», elle conclut.

– Et si on la prenait, chacune son tour ?» me demande Marie qui a insisté pour nous servir un vin moelleux avec le gâteau. Elle est tellement adorable, elle prendrait une balle pour moi.

– Et si tu quittais Matthieu ? me demande Hélène.

— C'est un peu radical pour une montre, me fait remarquer Marie.

— On va trouver autre chose», je dis et je me sers d'un deuxième dernier verre.

Jour 2

Le lendemain matin, je rentre tôt du travail et je remonte directement au troisième étage où habite Marie. Elles sont déjà là avec un escabeau. Pendant que Marie descend surveiller que personne n'a besoin d'appeler l'ascenseur, je tiens la porte et Hélène attache la montre au plafond de l'ascenseur.

L'opération, d'une durée de 8 minutes très exacte-



ment, passe inaperçue. On ne peut pas dire la même chose du score en exercice sportif que la montre a fait pendant que nous vidons une bouteille de vin rouge, une boîte de chocolats et des nuggets presque périmés qu'Hélène avait trouvés dans la zone anti gaspi.

«C'est impressionnant, me dit Matthieu le soir en regardant son téléphone où il enregistre son score et apparemment le mien. Tu as vraiment décollé ton score, tu t'es exercé dans l'escalier de l'immeuble, c'est vraiment malin par ce temps pluvieux.

– Oui, je lui réponds. D'ailleurs je vais prendre juste de la salade ce soir, je te laisse finir les restes» je lui dis et je vois à quel point il est étonné.

Jour 3

«Après un premier jour où tu as marché deux kilomètres, puis une journée avec les exercices sur les escaliers, tu vas faire quoi ce soir ? me demande Matthieu le lendemain soir après la journée de travail.

– Je ne sais pas, un footing sans doute, je lui réponds.

– Tu vas finir par me battre bientôt», il sourit, met ses chaussures fluo et sort.

Dès que la porte se ferme derrière lui, je prends ma montre et monte chez Hélène. Elle m'attend à l'entrée avec Lou, son chien. J'attache ma montre sur le collier du chien, et je leur souhaite une bonne soirée au parc canin.

Je rentre chez moi et décide de regarder un film sur la rénovation des maisons en Italie. J'ai toujours rêvé d'une maison dans un village en Italie, avec vue sur la mer, des lampions, des pizzas et du vin rouge. J'enfourne une pizza quatre fromages pour me mettre dans l'ambiance d'Italie, et je rajoute une feuille de basilic par acquit de conscience.

Dix minutes avant l'arrivée de Matthieu, ma montre apparaît dans la boîte aux lettres avec un bip sur mon téléphone. Je la récupère et je l'attache sur mon poignet. Quand Matthieu rentre, la poule est sortie avec la



boîte de la pizza, la machine à laver tourne et je sors de ma douche.

« Ah tu as déjà mis tes vêtements de sport au sale ? » il me demande, hésitant.

Jour 14

« Je vais passer l'aspirateur robot demain », je lis le message de Marie.

« Je peux le prendre vendredi, je vais à un entraînement avec Lou », écrit Hélène.

J'ai pléthore de choix devant moi. Le jardinier au travail m'a proposé de la poser sur la tondeuse robot au travail entre midi et deux. La dame qui fait le ménage m'a suggéré de l'emporter avec elle pendant la journée. Mes collègues, qui ont trouvé l'histoire marrante, m'ont créé une boîte à montre dans l'ascenseur. Notre stagiaire a fait du footing avec, même le gars du self qui nous sert des cafés l'a pris un après-midi. On l'a nommé Charlène. Lundi prochain, on organise une journée dédiée à Charlène, apparemment notre chef veut me décerner la médaille de l'innovation pour 2025.

Mais en fin de compte, avec cette histoire de montre, je me sens en pleine forme, le sport c'est vraiment bien, finalement.

Je pose mon téléphone en entendant Matthieu rentrer.

Pour ma grande surprise, il rentre avec une bouteille de vin et deux pizzas.

Il s'arrête net en me voyant et a l'air gêné.

« Écoute, on a parlé au travail aujourd'hui... j'ai ma collègue dont le cousin travaille avec une femme qui a reçu en cadeau de son mari une montre connectée... et elle pensait qu'il la surveillait parce qu'il voulait qu'elle perde du poids et du coup elle a partagé la montre avec tout le monde pour faire semblant de faire du sport. C'est même devenu un truc énorme avec une page dédiée sur Instagram et tout. »

Je regarde Matthieu et je serre Charlène un peu plus fort.

« Et on en a parlé, je leur ai dit que j'avais fait pareil et que tu t'étais mis au sport et donc on a eu un gros dé-



bat... et bon tout ça pour m'excuser. J'ai juste pensé que la montre était jolie et que si tu t'y mettais aussi ça me motiverait à faire du sport. Si jamais tu as pensé autre chose je n'ai jamais voulu dire que tu n'étais pas bien comme tu es.»

Je me lève et je vais lui prendre les pizzas et la bouteille en l'embrassant chaleureusement.

« Mais non, ce serait débile de penser ça, je te connais, bien sûr que je le savais. »

Il a l'air soulagé. « On oublie tout ça alors ? »

— Mais non, j'adore ma montre ! je réponds, sans aucune hésitation. Grâce à elle, moi aussi je fais du sport ! »